

Lady Di

Collection « Icônes »



Sophie Rabau

LADY DI

Les Pérégrines | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

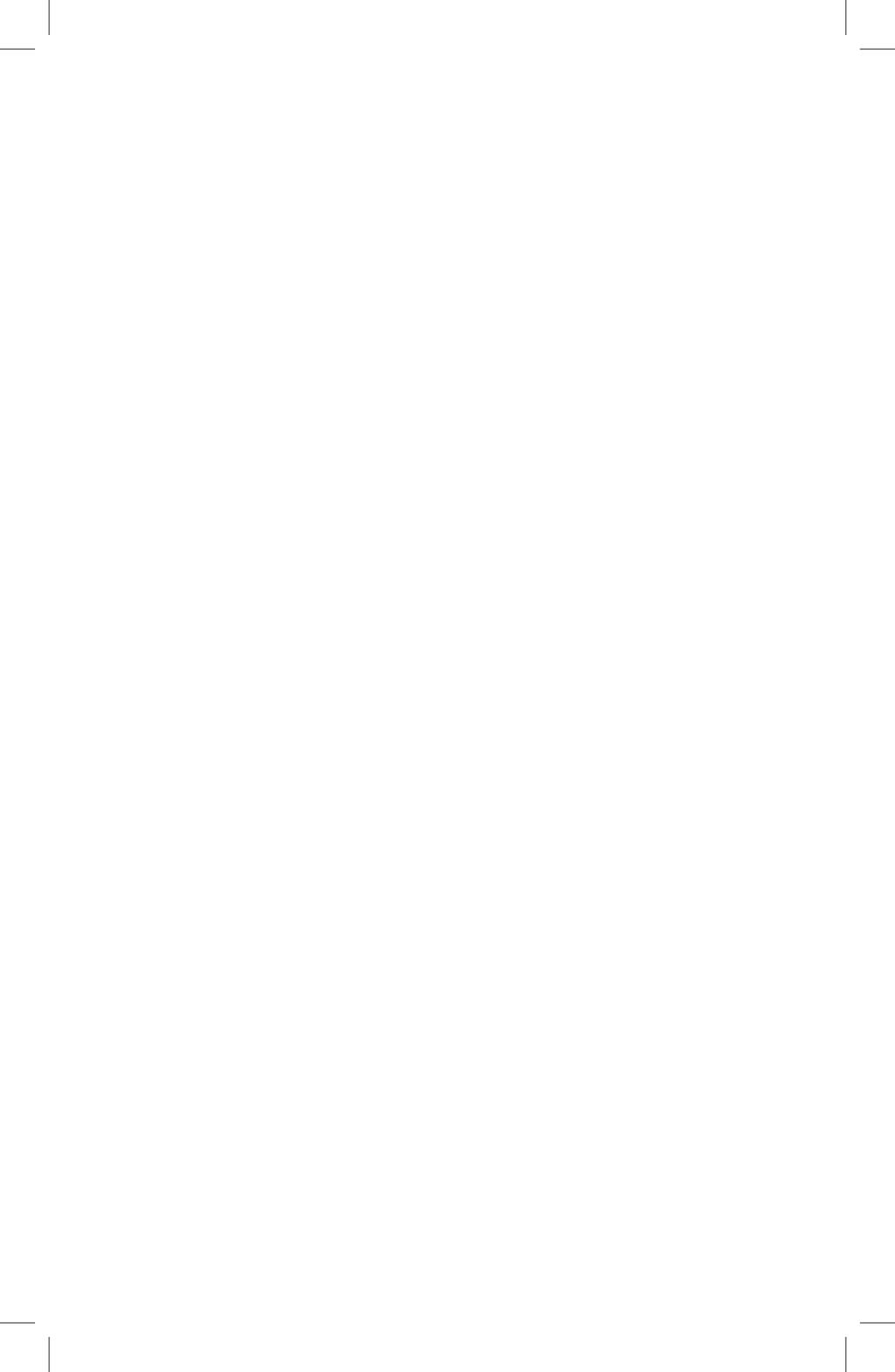
Conception graphique :
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2023
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sommaire

13	Unhappy ending
19	La princesse s'est mariée
29	Elle a eu beaucoup d'enfants
35	Des rivales
43	Marraine? (Princesse Bovary)
49	Amants (divorce)
57	Elle ne voulait pas être connue
65	To eat (or not to eat)
71	Avoir des problèmes
79	Avoir de l'argent
89	Elle était réelle (et s'obstinait à l'être)
95	Elle était de son temps (suivre la mode)
101	Princesse de Galles gauche
111	To be a queen (princesse woke)
123	Lady died (princesse morte)
131	Intrigues et confusion d'intrigues
141	Se sauver
147	Milady Di et autres histoires
155	Happy beginning
165	Notes
167	Chronodialogie
171	Pour une dianagraphie



Pour Nathalie Sarah Chkroun



Les faits rapportés dans ce livre sont historiques, comme en témoigne la chronodialogie placée en ses pages finales. Toute ressemblance avec des personnages ou des situations fictives serait purement fortuite.



*But my darling, many will say
It's just because you
Are a princess
But...You make me feel...*

Lisa Logan et David Peimer, *A Silver Spoon: The story
of Diana and Dodi*, opéra de chambre, 2022



Unhappy ending

Dans la salle d'un blanc immaculé repose, inanimée, une princesse à la chevelure d'or. Toute de noir vêtue, allongée dans le cercueil couleur argent qui sert d'écrin à sa beauté, elle donne toutes les apparences de la mort. Seul un prince pourrait, peut-être, d'un baiser, lui redonner la vie. Mais on ne trouve pas un prince si facilement dans le 13^e arrondissement de Paris, en 1997. Il faudrait un miracle, une chance inespérée.

Or voici que la porte s'ouvre et que s'approche de la princesse splendidement inerte... un prince. Un vrai prince. De sang. Héritier du royaume. Fils de reine. Exactement ce qu'il nous faut.

Le prince s'avance doucement, hésitant presque, se penche sur la princesse et regarde ses boucles blondes. Il pâlit d'émotion, d'amour sans doute. Il pâlit un peu trop. Devient blanc comme un linge. S'agrippe à une chaise pour ne pas tomber. Porte la main à cette bouche qu'il va bientôt poser sur les lèvres de la princesse, car il est encore temps, mais non : le prince a envie de vomir. L'odeur de formol, ça ne pardonne pas.

Pendant que les infirmières de l'hôpital de la Salpêtrière guident le prince Charles vers les toilettes les plus proches, Lady Diana, princesse de Galles, reste là, dans son cercueil de métal gris. Elle s'obstine dans la mort. Est morte. Bien obligée. Le prince a raté son entrée.

Cette scène navrante est le dernier épisode d'une série d'événements qui ont irrémédiablement gâché la parfaite histoire de princesse qu'aurait pu vivre Lady Diana Spencer, épouse Wales (Prince of).

Tout avait bien commencé, de l'avis même d'un connaisseur. Le jour des noces princières, dans son prêche, le très révérend Robert Runcie, archevêque de Canterbury, s'accorda avec la presse internationale pour reconnaître dans cette union « l'étoffe dont on fait les contes de fées¹ ».

Pourtant, à la fin des contes, les princesses ne meurent pas. Elles peuvent certes courir quelques dangers au cours de l'histoire, au pire tomber en léthargie en attendant que vienne les réveiller un prince, parfois en retard, parfois étourdi, mais finalement conscient de ses devoirs de prince. Il a donc fallu beaucoup de malchance pour que la princesse dont nous allons raconter l'histoire réussisse l'exploit de vivre un conte de fées et de mourir, à la fin, sous les yeux nauséeux d'un prince hors service, dont elle était, en outre, fraîchement divorcée.

Mais il est trop facile d'imputer à la malchance ce qui s'explique par une suite d'erreurs tout à fait évitables. À la lumière des nombreuses histoires de princesses que nous avons collectées et soigneusement étudiées, nous nous sommes livrés à un examen impartial des sources fictives et documentaires qui nous renseignent sur l'existence de notre malheureuse princesse. La conclusion s'impose : ce que l'on a parfois vu comme une tragédie pourrait bien n'être qu'un conte de fées mal mené et, pour tout dire, raté.

Cette princesse est bel et bien morte. Il est trop tard.

On n'en doit pas moins avertir les jeunes princesses encore en devenir, leur montrer les quelques fautes de conduite qu'elles doivent éviter, si elles ne veulent pas finir aussi piteusement que Diana, princesse de Galles. C'est pourquoi nous reviendrons sur les grands moments et faits marquants qui émaillèrent son passage sur terre et sur le papier glacé des magazines, afin d'y déceler les bévues, méprises, faux pas et fourvoiements, dont sauront se garder, du moins l'espérons-nous, les princesses de l'avenir.

Nous illustrerons notre propos par des extraits des nombreuses relations, reportages, chroniques, biographies, films, séries, opéras, comédies musicales, timbres, tasses à thé et leur théière, poupées Barbie, hagiographies, pièces de monnaies, chansons, discours, statues, tableaux, calendriers, cartes postales, assiettes et mugs, porte-clefs, calendriers, vêtements en tout genre, dont chaussettes et sous-vêtements², consacrés à notre princesse manquée.

Nous saurons, quand il le faut, nous référer au texte fondateur du grand Andrew Morton : *Diana, Her True Story*, bible de toutes les dianalogues³, et à quelques autres récits canoniques.

Nous n'hésiterons pas à lire et à citer les nombreuses et subtiles études que les plus brillants intellectuels du monde entier ont consacrées à la princesse. Nous la suivrons à la trace à travers la forêt touffue du poststructuralisme et du postmodernisme, des études de genre, de la pensée post-coloniale, de la sociologie, de l'anthropologie, de la science politique, de la sémiotique, de la psychanalyse, et de quelques autres fées qui se sont penchées sinon sur son berceau, du moins sur sa vie et sa mort. Car Diana fut la seule princesse à avoir incarné un « fétiche radical de la virtualité » ou un « signifiant vide », ce qui ajoute à son glamour⁴.

Parce que l'on ne peut guère espérer vivre un conte de fées sans pénétrer dans les territoires de l'imagination pour s'y rêver princesse, nous nous pencherons sur les fictions de

Diana qui n'ont cessé de réinventer et réécrire son incertaine existence. Nous convoquerons au besoin d'autres histoires de princesses plus réussies – et nous verrons à quel point notre héroïne s'est écartée des routes enchantées de l'orthodoxie princière.





Détail de la double page sur le mariage royal
entre le prince Charles et Lady Diana Spencer
dans le magazine *TV Times*, juillet 1981
(image complète à retrouver p.22-23 du présent ouvrage)

La princesse s'est mariée

Il peut sembler injuste de reprocher à une princesse de se marier : c'est ce que font les princesses dans les histoires de princesses. Elles épousent un prince. Sur ce point, la princesse Diana a suivi l'usage. Elle a même épousé ce prince très peu de temps après l'avoir rencontré et sans le connaître très bien. Cet empressement est tout à son honneur, car dans les meilleures histoires de princesses, princes et princesses ne perdent pas leur temps en de longues et vaines fiançailles : dès que le mariage est possible, il a lieu ; l'affaire se règle en quelques lignes, un paragraphe tout au plus.

Mais il est une règle immuable que suivent toutes les princesses, même les plus maladroites : on se marie à la fin de l'histoire. Ce qui vient ensuite est l'objet d'un silence prudent – la rumeur veut d'ailleurs qu'il ne se passe rien, à part quelques naissances.

Le prince de notre princesse – nous l'appellerons Charles, comme elle le fit elle-même dès qu'ils furent fiancés – avait bien compris la chose et ne manifesta pas beaucoup d'empressement à continuer l'histoire après les noces. Certains disent d'ailleurs qu'il se maria pour mettre un terme à un célibat que l'on commençait à lui reprocher en haut lieu, qu'il

convola, en somme, pour faire une fin, ce qui est de bonne politique quand on est un prince. Tout au plus daigna-t-il exercer convenablement ses fonctions reproductrices et sourire pour l'éternité aux côtés de son épouse sur quelques milliards de photographies. Bref, il signifia qu'il s'était marié, avait eu beaucoup d'enfants, et avait la ferme intention de vivre heureux pour toujours, point final. Cela fait, Charles s'installa dans son fauteuil, prit un bon livre et pria sa jeune épouse de ne plus faire d'histoire(s).

Ce fut la terrible et peut-être la pire erreur de la princesse Diana de croire que tout commençait, d'attendre impatiemment que quelque chose se passe et, comme il ne se passait rien, de créer, en quelque sorte, l'événement, et même beaucoup d'événements.

À sa décharge, reconnaissons qu'elle fut bien mal conseillée par celui-là même qui célébra le mariage princier. Célébra? Sabota plutôt... Car le très révérend et très sage Robert Runcie, archevêque de Canterbury, ne se contenta pas de proclamer qu'il unissait les héros d'un conte de fées. Emporté par on ne sait quelle démoniaque influence, il se laissa aller à insinuer, au mépris de toutes les lois princières, que le mariage n'était pas la fin de l'histoire mais, comme il le dit dans la langue de notre princesse et de son prince, « *the place where the adventure really begins* ». Homme mûr et déjà au fait des réalités de la vie, Charles oublia vite ces radotages de vieux prêtre. Diana, encore jeune, naïve, impressionnable, se fit au ministre du culte. À peine sortie de la cathédrale Saint-Paul, en ce triste jour de juillet 1981, elle se mit à attendre la suite de ses princières aventures.

Que n'avait-elle pas mis à profit la préparation de ses noces pour consulter les écrits des meilleurs spécialistes en matière de narration princière... Elle y aurait appris que les histoires de princesses reposent sur un schéma extrêmement simple et infrangible : tant que le mariage n'est pas fait, quelque chose manque ; il faut combattre, partir en quête, à